

Georgine Kellermann, journaliste transgenre de la télé allemande: «Finie la comédie, je suis libre»

[S plus.lesoir.be/351573/article/2021-01-27/georgine-kellermann-journaliste-transgenre-de-la-tele-allemande-finie-la-comedie](https://plus.lesoir.be/351573/article/2021-01-27/georgine-kellermann-journaliste-transgenre-de-la-tele-allemande-finie-la-comedie)

27 janvier 2021

Par Ana Carbajosa (El País)

Le 27/01/2021 à 16:19

A 61 ans, dans un éclat d'impulsivité qui a infléchi à jamais le cours de sa vie, cette journaliste de la télévision publique allemande a surpris le pays, tout comme elle-même, en annonçant son « coming out ».

Avec LÉNA, découvrez le meilleur du journalisme européen.



WDR

Tout le scénario était écrit dans sa tête. Le jour de sa retraite, elle ferait son *coming out*. Elle démarrerait la vie dont elle avait toujours rêvé, en tant que femme, désormais loin des caméras de télévision et sans crainte de faire l'objet de risée, ni de perdre l'emploi qui lui procurait tant de satisfactions. Pourtant, Georgine Kellermann n'a pas pu attendre. A 61 ans, dans un éclat d'impulsivité qui a infléchi à jamais le cours de sa vie, la célèbre journaliste de la télévision publique allemande, actuellement dirigeante importante d'une de ses sections régionales, a surpris le pays, tout comme elle-même.

C'était en septembre 2020. Kellermann avait prévu de passer ses vacances aux Etats-Unis. Ce jour-là, pour le voyage, il mit un pantalon, mais il se maquilla, mit du vernis sur ses ongles et chaussa des ballerines. Après tout, c'était ses vacances, et il n'avait aucune envie de simuler. Or sur le quai, alors qu'il allait prendre le train en direction de l'aéroport, il aperçut une collègue de la télévision. En temps normal, il aurait tenté de l'éviter, mais cette fois, sans trop savoir pourquoi, il décida tout autre chose et s'empressa d'aller dans sa direction.

– Kellermann, c'est vous ? Vous êtes déguisé ?

– Non, je suis une femme.

– Cool !

Cette réponse et le sourire qui illumina le visage de sa collègue lui donnèrent des ailes. Dans le train, Kellermann se mit à retravailler son profil Facebook. Il n'était plus Georg, mais Georgine, et sa photo était celle de la femme qu'il est. Avant d'embarquer dans l'avion à destination de San Francisco, il cliqua sur « envoyer ». « Un rêve devenu réalité », rappelle-t-elle aujourd'hui au siège de la chaîne de télévision WDR à Essen, à l'ouest du pays.

Durant les neuf heures du vol Francfort-San Francisco, les *likes* n'ont pas cessé de pleuvoir. Pendant ce temps, lui a-t-on raconté ultérieurement, les collègues se passaient des coups de fil, certains s'imaginant même que la nouvelle page était fausse. Arrivée à San Francisco, elle s'est entretenue par téléphone avec son adjoint.



Du temps où Georgine était Georg. - Capture d'écran «El País»

Née à Ratingen en 1957, Kellermann est aujourd'hui la responsable régionale du siège de la WDR d'Essen et elle dirige 120 employés. Ses débuts pour la télévision publique remontent à 1983 et son exercice de la profession l'a menée à faire le tour du monde. Elle s'est rendue pas moins de 14 fois dans les Balkans dans les années 1990, par temps de guerre, tout comme au Rwanda ou au Mali. Elle fut correspondante à Paris jusqu'en 2007, puis aux Etats-Unis. Elle affirme avoir abhorré la guerre, qui l'a toujours terrifiée. En revanche, elle aimait beaucoup dépeindre la souffrance des victimes des conflits, comme le montrent certaines de ses chroniques à Mostar, en Bosnie-Herzégovine.

La journaliste nous reçoit dans son bureau, orné d'un imposant drapeau américain, cadeau d'adieu de ses collègues à Washington, ainsi que d'une photo avec un ancien Premier ministre français et d'une autre avec Brigitte Bardot. A côté de la fenêtre se trouve un fatras d'accréditations. Et sur la table, on aperçoit l'artichaut du logo de la chaîne, deux grands écrans parallèles et une tasse portant l'inscription « Georgine », qui jouxte une boîte en métal remplie de photos prises dans le monde entier au cours de ses missions de reporter. Paris, Nairobi, Sarajevo, Kigali. Un grand sac en cuir noir est également visible sur cette table.

Pour ce rendez-vous, Kellermann avait songé à enfiler le tailleur à jupe bleu marine déjà porté pour poser devant la Maison-Blanche et qui finira désormais dans un musée de Bonn. Puis elle a pensé qu'une tenue plus joyeuse siérait mieux au public espagnol. Aussi,

elle porte un tailleur à minijupe bleu pastel, des bas brillants, un collier de perles et des chaussures pointues à boucles noires et à talon court. Ses cheveux sont gris, fins et de plus en plus clairsemés, et elle a noué une petite queue-de-cheval dans la nuque.

« Je leur ai raconté l'histoire de ma vie et ils ont applaudi »

Durant des dizaines d'années, elle a feint d'être autre chose et a mené une vie dont elle se sentait dépossédée. Or, la transition de Kellermann connaît un heureux dénouement. Contrairement à ses ruminations de longue date, le monde ne s'est pas écroulé. Dans son entreprise, sa décision a été assumée sans aucun souci. De plus, sur les réseaux sociaux, hormis les trolls de service, on lui témoigne une affection qui, un an plus tard, lui arrache encore un sourire. Ce fut une transition née d'un élan rendu possible par un contexte social de plus en plus favorable. La journaliste a donc été capable de l'effectuer et de la partager avec une sérénité et une empathie qui lui ont largement valu respect et admiration.

« Je savais que ma décision allait faire peser un fardeau sur l'épaule des collègues du bureau », considère-t-elle. « Je dirigeais la délégation d'Essen depuis très peu de temps. L'équipe venait de prendre connaissance de son nouveau responsable trois mois et demi plus tôt. Les vacances finies, ils découvraient que leur supérieur était une femme. » Consciente de l'ampleur du changement, Kellermann, depuis San Francisco, leur a adressé une lettre expliquant qu'elle avait l'obligation d'agir ainsi et que tout devait cesser. « Je leur ai également signalé que, même si j'étais en vacances, ils pouvaient me poser toutes leurs questions, m'envoyer des messages sur WhatsApp ou m'appeler. » Elle en a reçu quelques-unes, mais il y avait surtout des témoignages de soutien. « J'imagine ce que vous devez traverser », lui manifestaient-ils. « Ce fut très encourageant », rappelle-t-elle aujourd'hui, toujours avec une émotion bien palpable.

Sans tarder, Kellermann a écrit au responsable des ressources humaines de l'entreprise. « Je suis une femme et je souhaite que l'on s'entretienne, lui ai-je signalé. Il m'a répondu que l'entreprise compte 4.000 employés et avait déjà connu un cas analogue, mais jamais d'une personne de cette notoriété. Il fut fort chaleureux et j'ai fini par pleurer. » Ils n'ont pas hésité lorsqu'elle demanda si elle pourrait apparaître à l'écran. Ils lui ont assuré qu'ils étaient entièrement convaincus du besoin de diversité au sein des médias.

Il ne manquait plus que l'apéro à la reprise du travail. C'était un vendredi. Kellermann portait un pantalon et des ballerines. Elle se rappelle qu'avec un petit groupe de collègues, elles se sont mises à parler de modèles de chaussures plates. « Ce fut un soulagement ; j'ai ressenti une grande acceptation. » Après la séance d'information de la journée, Kellermann a pris la parole devant les employés : « Je leur ai raconté l'histoire de ma vie. A la fin, ils ont applaudi. » Le lendemain, l'écriteau sur la porte de son bureau avait été remplacé : « 428. *Studioleiterin* (directrice du studio – NDLR). Georgine Kellermann ». Ses cartes de visite sont également parvenues très rapidement.

« Je ne vis plus avec cette crainte d'être démasquée »

Quand on lui demande pourquoi avoir attendu tant de temps, Kellermann ne s'y méprend pas. Elle avait peur de la réaction d'autrui. « J'occupe une fonction publique. J'adore raconter des histoires. Dans ma tête, les gens allaient se moquer de moi ; je craignais qu'en étant moi-même, je sois contrainte de mettre fin à ce que je faisais depuis si longtemps et que j'aimais le plus. Une perception erronée, en fin de compte, comme il s'est avéré ! »

Sa passion saute aux yeux lorsqu'elle narre ses milliers de combats comme journaliste aux endroits les plus chauds de la planète. La douleur que les railleries pourraient susciter était bien présente et, en plus, elle avait peur de perdre le respect pour son travail, que celui-ci ne soit plus apprécié ni pris au sérieux. « En permanence, ma crainte était qu'en cas de *coming out*, on remette en question mon professionnalisme en tant que journaliste respectable. Une situation que j'ai anticipée des milliers de fois dans ma tête. Les gens allaient rire face à qui j'étais vraiment ; de leurs moqueries, je n'en voulais pas, car c'est terrible. »

Pourtant, ce jour-là, sur le quai, ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. « Je me suis rendu compte que quelque chose ne tournait pas rond dans ma vie et me manquait, à savoir la vérité. Aujourd'hui, finie la comédie ; je suis libre. Toute l'énergie déployée jadis pour faire semblant, je peux désormais l'utiliser de mille autres manières. Je ne vis plus avec cette crainte d'être démasquée. »

Kellermann fait en quelque sorte figure de privilégiée. Pour effectuer leur transition, beaucoup renoncent à leur travail et à leur vie familiale ou sentimentale. Sa confortable situation professionnelle constituait un avantage, tout comme une prison : la peur de perdre cet emploi tant aimé était atroce. « Bien sûr, je suis une privilégiée, même si être une figure publique est aussi source d'autres préoccupations. »

« L'Allemagne est plus progressiste que nous ne l'imaginons »

Sa vie privée fut toujours différente. Pendant sa jeunesse et sa vie adulte, elle n'avait eu de cesse d'être un homme dans la rue, et une femme à la maison. Derrière ses murs, elle portait des vêtements féminins. « Dès que je rentrais chez moi, j'enfilais sur le champ une robe. Je sais que cela ne faisait pas de moi une femme, mais c'était symbolique à mes yeux. » Elle n'a donc pas dû acheter de nouvelles tenues. Le jour de son *coming out*, elle possédait déjà trois armoires remplies de vêtements féminins. L'harmonie régnait chez elle et pourtant, Kellermann poursuivait ses ruminations : « Je le disais à ma compagne : lorsque je prendrai ma retraite, je serai vraiment moi-même. Elle m'encourageait à faire le pas, mais j'étais percluse de doutes. Elle est aujourd'hui très satisfaite. »

Sa mère, qui est décédée, le savait. Kellermann certifie d'ailleurs qu'elle était jalouse de ses longues jambes toutes minces. Son père n'aimait pas du tout ce qu'il avait devant lui mais, de l'avis de la journaliste, il aurait peut-être changé d'avis. Durant cette transition, elle a rencontré des nonagénaires qui lui demandent pourquoi avoir attendu si longtemps et qui lui disent que cela lui va bien. « Mais il y a vingt ans, ils auraient rigolé de moi », ajoute-t-elle.

C'est pourquoi, malgré la lenteur de son processus, Kellermann estime que c'était « le moment idéal ». « Dans les années 80, la société affichait moins de tolérance que de nos jours. En vacances, je portais parfois des vêtements un peu plus féminins ; certains me pointaient du doigt en rue et se moquaient de moi. Un jour, alors que j'étais assise dans une brasserie, j'ai entendu : 'Moi, je vous jetterais d'ici !' Je pense que je ne m'en serais pas bien sortie. Cette longue attente est tributaire de l'évolution que la société elle-même devait traverser jusqu'à la situation actuelle. »

Au cours des dernières décennies, le monde a connu de nombreuses mutations accélérées. Son pays aussi. « A mon sens, l'Allemagne est plus progressiste que nous ne l'imaginons. Comme signalé dans un de mes tweets, elle ne reflète pas les vieux rêves des rétrogrades. » Durant ce parcours, chacun trouve des ressorts vitaux et utiles à sa propre transition. Pour Kellermann, l'apparition, en 2014, de Conchita Wurst lors du concours Eurovision de la chanson pour défendre l'Autriche a marqué un tournant décisif. « Incroyable. » Un autre fut une exposition, à la maison communale de sa ville, sur un homme qui, dans les années 1930, portait des vêtements féminins et s'est retrouvé en justice pour défendre son droit à se vêtir à son gré.

« Il s'agit de vous, pas de la société, ni de votre famille »

Les réseaux sociaux lui ont également été utiles. « Sans eux, je n'en serais pas là. On parle beaucoup de haine sur les réseaux, c'est clair. Effectivement, j'ai des trolls, mais je reçois surtout énormément de soutien, ce qui m'aide beaucoup. En plus, en leur absence, comment procéder : louer une gigantesque salle et convoquer beaucoup de monde pour tout révéler ? » Les réseaux sociaux ont procuré à Kellermann la distance dont elle avait besoin. Elle a lancé la bombe par l'intermédiaire de Facebook, en pléines vacances, avec l'océan Atlantique au milieu, ce qui laissait du temps pour digérer la nouvelle.

Les âpres discussions sur la place qu'occupent les trans dans le féminisme ne lui sont certainement pas étrangères. Lorsqu'il s'agit de défendre les droits des femmes, Kellermann se considère comme une féministe. « Je suis incapable de comprendre une société qui ne parvient pas à placer les hommes et les femmes sur un pied d'égalité. Actuellement, durant la pandémie de coronavirus, ce sont essentiellement les femmes qui ont dû assumer les charges familiales, de la maison. En revanche, si vous me demandez si j'ai fait l'objet de mauvais traitements et si, à l'instar d'autres femmes, j'ai été victime de discriminations, je répondrai par la négative. »

Elle prétend être en désaccord avec ce qu'elle qualifie de féminisme de la vieille école, « mais heureusement, il en existe d'autres formes, tout comme des féministes qui approuvent, par exemple, le travail sexuel. » « Je conçois que les féministes conservatrices me voient comme un homme qui porte des robes, un raisonnement compréhensible. Néanmoins, sur le fond, elles sont aussi peu progressistes que les femmes de droite qui ne tolèrent pas la différence », objecte la journaliste allemande. Toutefois, Georgine Kellermann ne fait pas partie de ces personnes qui se complaisent – tant s'en faut – dans les différences ou les divisions. Son trait caractéristique : une vitalité contagieuse, le propre d'une personne qui adresse une ode à la vie.

Elle pense à ses « sœurs » – elle les appelle ainsi – qui, comme elle dans le passé, ont l'impression d'être prises au piège d'une vie dont elles se sentent étrangères. A celles qui se trouvent là où elle a vécu jusque tout récemment et qui ignorent si elles peuvent compter sur la complicité de leur famille, de leurs amis ou de leur employeur, elle recommande d'avancer avec précaution. Elle leur rappelle cependant ceci : « En fin de compte, il s'agit de vous, pas de la société, ni de votre famille. »

La grande première de Georgine

A. C.

La première apparition de Kellermann en tant que femme sur le petit écran remonte à avril dernier, lors d'un reportage sur la brigade des pompiers de la ville de Bochum. « Un environnement certes très masculin, mais ils m'ont traitée avec beaucoup de respect. » A la fin de la retransmission, Kellermann trépignait d'émotion. Elle n'en croyait pas ses yeux.

Ces situations entre copains, entre mâles alpha, elle les a bien connues. A présent, elle les jauge probablement avec plus de distance. « Les hommes ont un humour débordant. En groupe, aux congrès des partis, ils se flattent et se félicitent mutuellement pour leur intervention », mime-t-elle sur un ton sarcastique.